



Daniel Rivet.- *Un acteur incompris de la décolonisation. Le général Édouard Méric (1901-1973)* (Paris: Bouchène, 2015), 248 p.

L'acte d'écrire est le reflet d'une personnalité, assurément. Quand on a côtoyé un temps à l'Université l'un de ses professeurs, quand on l'a écouté et entendu, on le retrouve inévitablement dans ses livres au détour de ses périphrases, mais aussi dans le choix de ses orientations de recherche. À ce titre, indiscutablement, le dernier travail de recherche de Daniel Rivet lui ressemble beaucoup: c'est le portrait en miroir d'un homme amoureux du Maroc, soucieux des échanges entre deux mondes par-delà la Méditerranée, conscient des efforts réalisés et finalement désabusé ou déçu de constater qu'ils n'ont pas été compris ou entendus comme il l'aurait souhaité. Rien d'étonnant donc à ce que le professeur Daniel Rivet se soit intéressé à ce général Édouard Méric, personnage haut en couleur, au parcours passionnant.

On pourrait présenter Édouard Méric comme un simple officier colonial. Mais en ces temps où la colonisation, loin de connaître l'estompement ou l'escamotage auquel on avait cru un moment, est instrumentalisée à des fins politiques par tel ou tel camp en France et au-delà de la Méditerranée, ce serait une injure de l'essentialiser à sa seule fonction militaire. On risquerait de le caricaturer en une brute galonnée, alors même qu'il en était le contraire. Comme un certain nombre de ses camarades, particulièrement ceux qui ont appris leur métier dans l'ombre de Lyautey, Édouard Méric a été un homme conscient des limites du système colonial, de la nécessité de le faire évoluer, particulièrement après la Deuxième Guerre mondiale. Grâce à des archives personnelles puisées auprès de Béatrice et de Christian Méric, enfants d'Édouard Méric et de Marie-Madeleine Fourcade, grande figure féminine de la Résistance, Daniel Rivet propose la biographie d'un homme qui fut

à la fois un guerrier et un intellectuel. Voulant décrire le portrait d'un type social particulier, l'auteur dresse le portrait d'un officier au soir des empires coloniaux, l'image d'un homme complexe, à l'esprit indépendant qui a eu le courage de ses opinions et en a payé le prix.

L'essentiel de l'ouvrage est centré sur l'entre-deux guerres, période au cours de laquelle se forme Édouard Méric (1901-73) au sein des Affaires indigènes au Maroc. Grand connaisseur de ses *habitus* et de son vocabulaire, Daniel Rivet insiste sur le rôle matriciel de ce corps voulu par Lyautey et forgé par le mythique colonel Berriau au cours de la Première Guerre mondiale. Cette formation chargée de la prise en compte des problématiques civiles autant que militaires structure durablement la pensée d'un homme qui s'imagine volontiers comme un seigneur du bled. Après sa sortie de Saint-Cyr en 1923, Édouard Méric a choisi délibérément les postes exigeants, ceux que se réserve l'élite des saint-cyriens, les Chasseurs ou la Coloniale. À l'issue d'un temps de service en Allemagne, à Mayence, dans le sillage de Charles Mangin, il rejoint le Maroc secoué par la guerre du Rif. Premier baptême du feu, première blessure. Rien de grave. Il poursuit sa connaissance du Maroc en demandant à suivre le cours préparatoire des affaires indigènes sur les goums.

Apprendre à faire la guerre ne va pas de soi. Il ne suffit pas de savoir tirer ou de se protéger des balles; il faut maîtriser l'art du commandement, lequel passe par un aguerrissement personnel dans le désert, un apprentissage du contact avec les hommes, un drill permanent et sans fin des soldats pour entretenir la culture du *baroud*, enfin et surtout l'acceptation des ordres d'un chef vénéré et admiré, qui se comporte, sur la fin de sa vie, de façon tyrannique avec ses officiers subalternes. Méric quitte le cabinet civil du maréchal Lyautey sans regret en 1933 en étant cependant imprégné de la *doxa* lyautéenne; il intègre délibérément l'*ouled* Boyer de Latour, un officier supérieur entré par le rang, adoré par ses hommes qui le voient comme un vrai guerrier, un "de 14" et un "du Maroc." Poursuivant son apprentissage de la vie des goums, Méric participe aux grandes opérations de désarmement des tribus qui constituent le point d'orgue de la "pacification." Dans ses lettres privées, à sa femme et ses enfants, il décrit le bled avec une empathie qui ennoblit les choses et les gens.

Divisé comme de nombreux camarades en 1940 sur les choix à opérer entre la France du maréchal Pétain et la France libre, mais soucieux d'en découdre avec les Allemands, Méric rejoint le réseau du général Béthouart. Avec le deuxième groupe de tabors marocains entre 1943 et 1945, il participe à la reconquête de la Tunisie, de la Corse, de l'île d'Elbe, de la Provence jusqu'au Voralberg, se taillant pour lui-même la réputation d'être un homme

inaccessible à la peur. Giraudiste dès le début de la guerre, il l’est toujours autant en 1945 quand il s’indigne des rivalités entre les chefs, de l’épuration qui sévit partout, de l’état de fatigue de ses goumiers qui avancent pourtant au son de la *chahada*.

À peine relevé de l’expérience éprouvante de la guerre en Europe, Méric est envoyé à sa demande en Asie. Il ne cache pas sa motivation qui consiste à parfaire son expérience des problèmes indigènes, mais également prévoir l’évolution des pays d’Indochine vers l’indépendance. Commandant en second du 3^{ème} régiment étranger d’infanterie, et bientôt chef du REI, il se bat dans le delta où il improvise un art de la contre-insurrection dans un terrain complètement nouveau pour lui. Dans ce pays de rizière, il apprend la guerre amphibie, la guerre de commando, l’action politico-militaire tout en constatant combien la guerre coloniale ne sort pas de ses travers et de ses erreurs. Ayant le sentiment à chaque idée nouvelle “de manier des poids de 100 kilos,” il se bat contre sa hiérarchie pour imposer une domination qui soit respectueuse des indigènes. En vain. Il retrouve pourtant des fidèles, des amis, dont Boyer de Latour dont il devient le chef d’état-major. Ensemble, ils “gèrent ” les dossiers: le caoutchouc, le “jaunissement ” des troupes, cherche surtout à limiter les actes de vengeance et de brigandages des jeunes soldats, réagissant de façon épidermique. En vain également. Idéaliste impénitent, nous dit Daniel Rivet, Méric croit à une “Indochine française indépendante.” Il s’expose ainsi à être en porte-à-faux au sein de son milieu professionnel d’origine.

Après son divorce avec Marie-Madeleine (1947), il connaît quelques années creuses (1950-54) au cours desquelles il repart en Afrique du nord, à Tiznit, séjourne rapidement au Tonkin à la fin de 1950 où il retrouve un court moment Latour avant d’être détaché comme auditeur à l’Institut des Hautes Études de Défens nationale qui vient à peine d’être installé pour renouveler la pensée militaire française. Dans ce cadre, il réalise avec sa promotion (80 stagiaires) un voyage d’études en Amérique au cours de l’été 1952. Affecté à Dellys en Kabylie, il se croit déjà sur une voie de garage, plafonne dans son grade, quand il trouve finalement à rebondir au début de 1954: tout juste nommé général commandant supérieur des forces françaises en Tunisie puis résident général, Latour l’appelle au commandement de la subdivision de Sousse.

Signe des temps, Méric n’est pas appelé pour tenir un poste militaire, mais est nommé secrétaire général aux Affaires politiques (août 1954). Il côtoie la fine fleur des diplomates, Seydoux, Fourier-Ruelle, Jean de Lipkowski et une haute bourgeoise tunisoise qui lui paraît tant différente tellement elle semble occidentalisée. Pourtant, plus que jamais conscient des écarts entre les

deux communautés, entre les deux systèmes, Méric se fait criquer à l'encontre des "techniciens" de la colonisation. Il essaye tant bien que mal de se faire le *go between* entre la Résidence, Paris et les responsables du Néo-Destour sur fond de négociations préparatoires à la déclaration de Carthage. Avec les fellaghas, il recherche une formule transactionnelle qui ne doit pas ressembler pas à une simple reddition mais plutôt à une sorte d'amnistie générale. Il quitte la Tunisie avant d'avoir complètement réglé le problème, non sans avoir observé la prégnance des conflits sociaux en Tunisie, déjà enjeux des rivalités entre les néo-destouriens et les proches d'Ahmed Ben Salah. Observateur des pratiques politico-militaires, Méric est jugé durement par la communauté française qui le voit comme le "mauvais génie" de son chef Latour, lui-même proche de Mendès France.

Accrochant finalement les étoiles en octobre 1955, le général Méric est affecté au front nord du Maroc alors que le pays est sous le feu des raids de l'armée de libération du Maroc constituée en zone espagnole. La situation est difficile du fait de la barrière du Rif, des tensions liées à la déposition du sultan Mohammed ben Youssef, mais il cherche à conserver le contact avec les jeunes Marocains dont il sent bien qu'ils s'éloignent des liens entretenus par leurs pères et Lyautey. "Directeur de l'Intérieur," il cherche en réalité à redonner du sens au protectorat marocain tel qu'il avait été conçu par Lyautey, mais sans jamais parler véritablement de décolonisation. Il est bientôt obligé de passer la main, avant de comprendre qu'il est devenu un homme en trop au Maroc, à la fois pour les Marocains, mais plus encore pour certains de ses collègues.

Pour avoir soutenu son ami Vincent Monteil qui avait souhaité montrer la bonne volonté de la France à passer les pouvoirs en faisant "amener le drapeau français," Édouard Méric se heurte en public au colonel commandant le Tafilalet, Yves Niox, le jour d'une cérémonie officielle. Quoique général, il est rapidement lâché par ses pairs. Mis aux arrêts de rigueur, il est victime d'une cabale médiatique et invité à quitter le Maroc. En réalité l'affaire révèle que depuis longtemps, il est perçu comme une "créature de Mendès," et comme lui, un "bradeur d'empire." Daniel Rivet raconte merveilleusement bien la descente aux enfers de Méric au cours de ses derniers mois passés au Maroc, entre ses certitudes de devoir changer de système et sa crainte de se voir devenir un paria au milieu des siens. Rivet pour sa part a choisi son camp: c'est celui de "Méric le magnifique" qui, comme Lyautey, faisait peu de cas des avantages en nature, en villas et en automobiles accumulés par un demi-siècle de colonisation mais voulait à toute force construire l'indépendance du Maroc.

Une courte post-face –trop courte– permet de voir comment, soutenu par certains camarades et sa famille, le général Méric se reconstruit en adoptant résolument une attitude “anti-anticolonialiste” dès lors qu’il détecte les premiers symptômes des “maladies infantiles” de l’indépendance. Esprit libre jusqu’au bout. Tout en révélant la capacité de réaction d’un homme face une adversité à laquelle il n’était pas préparé –on parlerait de résilience aujourd’hui–, la conclusion souligne la richesse profonde des archives privées d’Édouard Méric. Passionnantes de questionnements et de complexités, on se plait à rêver de pouvoir bénéficier, un jour, d’un accès complet à l’ensemble de ses textes, car ce serait là une manière de donner définitivement voix au chapitre à cet acteur incompris de la décolonisation.

Julie d’Andurain
Enseignant-chercheur,
Paris-Sorbonne/École militaire